



Vol. III.—No. 6.

MONTREAL, JEUDI, 8 FEVRIER, 1872.

ABONNEMENT, \$3.00.
PAR NUMERO, 7 CENTIMS.

GALERIE NATIONALE.

MONSIEUR IGNAZ BOURGET, EVÊQUE DE MONTREAL.

Soixante-et-treize ans ; trente-quatre d'épiscopat, et cinquante de sacerdoce.

Les cheveux blancs comme l'aube dont il se revêt pour l'office divin, lisses et soyeux, les yeux bleu-pâle, le regard doux et placide que donnent la vertu et l'habitude de la méditation ; le front saillant et bien développé, tous les signes de l'énergie dans le haut de la figure, et de la douceur dans la bouche, dans le sourire qui erre presque constamment sur ses lèvres ; le teint frais et coloré de la jeunesse, une figure qui rayonne, tant le sang qui l'anime est riche et abondant, quelque chose de diaphane illuminé par une douce lumière. Une voix pénétrante dont le timbre métallique et monotone a quelque chose de plaintif.

Tempérament sanguin, vif et nerveux, qui se traduit par des mouvements saccadés, lorsqu'il marche et par un changement continu de position lorsqu'il est assis. Taille moyenne, mais assez forte, peu de chair, mais de bons muscles, une organisation physique, délicate et vigoureuse en même temps : une attitude modeste, une physionomie pleine de douceur, de bienveillance et de recueillement, qui frappe l'homme le plus indifférent et la force de s'incliner avec respect ; type accompli que l'artiste, voulant peindre la vertu sous des traits humains, devrait prendre comme modèle. Combien de fois, à la vue de certains tableaux représentant quelques-uns des hommes vénérés par l'église, n'avons-nous pas entendu dire : "comme ce portrait ressemble à Mgr. Bourget !"

Caractère doux, aimable, affable, modeste, timide même et cependant susceptible de résolutions énergiques, capable d'entreprendre les choses les plus difficiles, les luttes les plus sérieuses, un arbre délicat aux branches chargées de fleurs et de fruits avec des racines de chêne. Exemple frappant de la puissance du sentiment religieux.

Aimant à rire et à plaisanter et sachant le faire avec délicatesse, conversation enjouée, intéressante. Esprit vif et délié qui doit plus au travail qu'à la nature, recherchant le beau et le vrai. Imagination ardente qui embellit de fleurs exquises les douces émanations de sa foi et de sa piété. Plusieurs des mandements de Monseigneur sont des œuvres remarquables où la justesse des aperçus et l'énergie du raisonnement se mêlent aux agréments du style, aux poétiques inspirations de la religion et de la patrie.

Religion et patrie ! on sent en quelque sorte les battements de son cœur lorsqu'il parle de ces deux choses sacrées ; on comprend que pour elles, il est prêt toujours à faire les plus grands sacrifices.

Se multipliant à l'infini pour remplir les devoirs innombrables que son ministère et son zèle lui imposent. On se demande : comment à son âge et avec la maladie qui menace si souvent de le ravir à l'affection de son diocèse, il peut vaquer à tant de choses et s'occuper en même temps de questions qui à elles seules devraient absorber toutes ses facultés, tous ses instants.

Tard, bien tard dans la nuit, on voit souvent une lumière briller à une des fenêtres de l'évêché ; c'est l'évêque de Montréal qui prend sur son sommeil les heures dont il a besoin pour compléter ses laborieuses journées ; et à

quatre heures du matin, on peut voir cette lumière se rallumer. Le dernier au sommeil et le premier à la prière et au travail. Tel il était écolier et plus tard ecclésiastique ou simple prêtre, tel il est aujourd'hui, soumis à la règle, assidu à tous les exercices de piété, poussant jusqu'au scrupule le désir de donner à chacun de ses actes le cachet de la perfection.

On connaît les œuvres de son dévouement pour le salut des âmes et de sa charité pour toutes les misères de la société, notre ville est remplie, en quelque sorte, des communautés qu'il a fondées, des asiles bénis qu'il a ouverts à toutes les infortunes physiques et morales. Les bonnes œuvres ! elles naissent sous son souffle comme les fleurs sous les tièdes haleines du printemps.

On l'a vu au milieu des épidémies, au sein des hôpitaux et des prisons, dans tous les asiles consacrés à la souffrance ou au repentir, ces glorieux champs de bataille où jamais la charité catholique n'a été vaincue ! et partout il a laissé des traces ineffaçables de son passage.

Lorsque des milliers d'Irlandais, frappés d'une maladie terrible en abordant nos rivages, se tordaient dans la douleur et répandaient autour d'eux le venin de la contagion, quelle est l'ombre bienfaisante qui plana sur les scènes lugubres dont les bords du St. Laurent furent alors témoins ? Quel est le dévouement qui allégea les souffrances de ces infortunés par les consolations de la religion, et donna aux enfants de ceux qui succombèrent, d'autres pères et d'autres mères.

Ceux qui ont survécu se souviennent de cette figure qui leur apparut tant de fois, dans leur agonie, comme une vision céleste, un symbole d'espérance, et ils ne l'oublieront jamais.

Voyez ces personnes qui, tous les jours, gravissent lentement les marches de pierre qui conduisent à l'évêché de Montréal ; ce sont des vieillards, des hommes dans la force de l'âge, mais abattus par la souffrance, des femmes, des jeunes gens ; tous ils vont là demander des consolations ou des secours à leur saint pasteur, le refuge des affligés. Voyez cette mère, à la figure rougie par les larmes, aux yeux creusés par l'insomnie, elle vient de loin ; son enfant est malade, il souffre d'une maladie que les médecins croient incurable, elle vient le présenter à monseigneur pour qu'il le guérisse. Le bon et pieux évêque l'accueille avec bienveillance ; il comprend, dans la sensibilité de son cœur, ces inquiétudes maternelles : quel bonheur pour lui s'il pouvait toutes les consoler ! On dit que ces pauvres mères s'en retournent toujours consolées, et que plus d'une attribue la guérison de son fils aux prières de monseigneur.

J'ai mentionné sa piété. On peut dire qu'elle a été l'aurore de sa vie, l'arôme de ses vertus et le principe fécondant de ses œuvres. C'est à elle qu'il doit en grande partie l'énergie qui le soutient et qui lui a donné les moyens de triompher de son humilité. Convaincu qu'il n'est rien par lui-même, il aurait succombé sous le fardeau de sa responsabilité, sans sa confiance illimitée dans l'efficacité de la prière et de la protection spéciale de la Ste. Vierge, dont il est un des serviteurs les plus dévoués.

Lorsque, dans son immense désir de faire le bien, il a demandé la bénédiction du Ciel sur un projet qu'il croit avantageux au salut des âmes et à la gloire de la religion, il ne s'arrête plus devant aucun obstacle. Quelques-uns croient que cette pieuse obstination est dangereuse,

si elle va jusqu'au point de négliger les règles ordinaires de la conduite humaine, si elle ne tient pas suffisamment compte des circonstances de temps, de lieu, de mœurs et de gouvernement. Ils disent que si les évêques ont des chapitres et les rois des ministres, c'est parce que l'homme, quel qu'il soit, est sujet à erreur.

Je touche, en passant, à la seule note discordante au milieu du concert d'éloges qui s'élève autour de la vie du vénérable évêque de Montréal, à la seule ombre que certaines personnes remarquent dans le tableau qui porte sa belle et noble figure.

C'est peu de chose quand on pense à l'ardeur des luttes dont l'épiscopat de monseigneur a été rempli, à l'importance des questions qui ont été soulevées. Ajoutons que ceux mêmes qui disent cela sont les premiers à rendre hommage à toutes les qualités admirables dont monseigneur est doué.

C'était en 1821. L'illustre évêque Plessis avait triomphé de tous les obstacles qui s'étaient opposés à l'exécution du projet qu'il poursuivait depuis longtemps, pour établir l'Eglise du Canada sur des fondements solides et durables ; il avait obtenu la division de son vaste diocèse, et M. Lartigue, prêtre du Séminaire de St. Sulpice, avait été fait évêque de Montréal, évêque auxiliaire, à la grande joie de la population catholique de ce diocèse. Le nouvel évêque ayant demandé à Mgr Plessis, de lui donner comme secrétaire quelqu'un qui pût l'aider dans l'exercice de ses nombreuses et difficiles fonctions, l'évêque de Québec lui indiqua un jeune ecclésiastique qui faisait la classe au collège de Nicolet. "On le dit un peu scrupuleux, ajoutait Mgr Plessis, mais nul ne fera mieux votre affaire."

Ce jeune ecclésiastique était né le 30 octobre 1799, dans une concession de la paroisse de la Pointe Lévis, connue sous le nom de "Arlaka." L'humble et antique maison où il vit le jour est devenue célèbre, les gens de l'endroit la montrent avec orgueil au touriste curieux en disant : "C'est là qu'est né Mgr Bourget."

Son père, Pierre Bourget, et sa mère Thérèse Paradis étaient à la tête d'une famille de treize enfants ; Ignace était le onzième. Après avoir été à une école tenue par un monsieur Gingras, dans la paroisse de Beaumont, voisine de celle de Lévis, il était entré au Séminaire de Québec, où il avait fait son cours classique. Quelques-uns de ses compagnons de classe étaient Mgr Magloire Blanchet, M. le Grand Vicaire Gauvreau, M. Chartier, Prêtre, l'hon. juge Bédard, M. le Dr. Bardy, D. Defoy. Il avait embrassé l'état ecclésiastique, et après avoir étudié la théologie au Séminaire de Québec, pendant une couple d'années, il était passé au Collège de Nicolet.

M. Rainbault était alors supérieur de cette maison naissante et en même temps curé de la paroisse ; M. Lepron, dont l'évêque de Montréal garde les meilleurs souvenirs, était Directeur du Collège.

La vie du jeune lévite avait toujours été jusque là douce, modeste et vertueuse ; sous le toit paternel comme sous le toit du collège, il avait grandi dans les bonnes pensées, les généreuses aspirations. Sous les dehors simples et modestes de cet enfant, les directeurs du Séminaire de Québec et du Collège de Nicolet n'avaient pas tardé à deviner un caractère d'élite, une intelligence susceptible de rapides développements. Ce fut aussi la manière de voir de Mgr Plessis qui se connaissait en hommes ; il l'avait prouvé plus d'une fois et en particu-